Interférences romantiques : Gérard de Nerval et Alexandru Odobescu

Michel WATTREMEZ

Archéologue et anthropologue brillant, prosateur au génie inégalé, synthèse de fraîcheur et d'érudition, de science et de poésie, Alexandru Odobescu est avec Mihai Eminescu l'écrivain roumain sans doute le plus proche de Gérard de Nerval[1]. L'analogie ne se limite pas à la fin tragique et romantique de leur existence[2]. En dépit d'un décalage d'une génération (Nerval naît en 1804, Odobescu en 1834), les interférences romantiques sont nombreuses chez les deux écrivains. Sans prétendre à l'exhaustivité, il serait intéressant de cerner ici ces éléments de l'intertexte romantique[3], des plus fortuits aux plus révélateurs, et de mettre en relief l'originalité des artistes.

*

* *

Prisons romantiques : de l'enfermement à l'utopie

Un topos commun à nos deux œuvres, répandu à l'époque romantique (Silvio Pellico, *I miei prigioni*, Victor Hugo, *Les derniers jours d'un condamné*), est celui des prisons. Toutefois le lieu carcéral n'y est pas traité comme thème dans une perspective sociale et morale, sous les couleurs sombres de la captivité, mais de manière tangentielle et allusive. Aussi bien la prison est-elle liée parfois chez Nerval, comme chez Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*, à celui d'un certain bonheur[4]. Les *Nuits d'octobre* développent le thème avec humour : lors d'un voyage de Meaux à Creil, Nerval a été arrêté et mis au cachot pour être sans passeport **(NERVAL 1, 50-58)**. Il est également récurrent dans les *Faux Saulniers*, à travers les nombreuses évasions de l'abbé de Bucquoy[5]. Si Odobescu n'a pas connu personnellement la paille du cachot, il l'évoque dans *Câteva ore la Snagov* [Quelques heures à Snagov], prenant le prétexte d'une visite à Snagov, non loin de Bucarest, pour évoquer l'histoire de ce monastère et de ses

[1] Sur la réception de l'oeuvre de Nerval en Roumanie, voir Michel Wattremez, *La réception de Gérard de Nerval en Roumanie de 1855 à 1943*, mémoire pour le Diplôme de recherches et d'études approfondies, sous la direction de Catherine Durandin, Paris : Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1986.

[2] « De tous ses compagnons de jeunesse, Nerval fut le seul qui finit romantiquement. » (Henri de Régnier, *Portraits et souvenirs*, 2e édition, Paris : Mercure de France, 1913, p. 40 (*Figures romantiques*). Sur le suicide d'Alexandru Odobescu, lire en particulier George Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent*, ed. Al. Piru, Bucarest : Minerva, 1988, p. 353 (*Al. Odobescu*).

[3] Pour quelques convergences, lire Scarlat Struțeanu, « Al. Odobescu şi romantismul franco-englez » [Odobescu et le romantisme franco-anglais], Craiova, *Ramuri*, 1937.

[4] Michel Brix, « Nerval et le thème de la "prison heureuse" », *Nerval*. Actes du colloque de la Sorbonne du 15 novembre 1997, éd. André Guyaux, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, pp. 141-151.

[5] Lire à ce sujet Michel Brix, « Nerval et la réflexion politique. Une lecture des *Faux Saulniers* », *Etudes romanes de Brno*, XXX, Masarykova Univerzita, Brno, 2000.

Philologica Jassyensia, An II, Nr. 1, 2006, p. 181-191

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

occupants successifs, et pour regretter ironiquement qu'elle recouvre désormais les lieux sacrés du monastère ; il préfère raconter « les faits et mœurs » des occupants d'autrefois, « sinon plus réjouissants, en tout cas plus éclatants et plus grandioses que les larcins triviaux des détenus qui foulent aujourd'hui leurs ossements et leurs souvenirs » **(ODOBESCU 2, 22)**. Dans cette opposition romantique du sublime et du grotesque, du château et de la geôle, Odobescu rejoint ici précisément le Nerval des *Promenades et souvenirs*, quand le narrateur, retraçant l'histoire du château de Saint-Germain-en-Laye, déplore qu'on ait « transformé ce monument en pénitencier » et « déshonoré l'aspect des fossés et des ponts antiques par une enceinte de murailles couvertes d'affiches » **(NERVAL 1, 126)**[6]. C'est par l'exploitation de l'intertexte qu'Odobescu se différencie ici de Nerval, le mettant en exergue comme à l'accoutumée, et montrant clairement ses sources romantiques dès le préambule **(ODOBESCU 1, 231)**. Nerval se distingue quant à lui d'Odobescu en ceci qu'il opère un changement de perspectives et de valeurs par rapport au thème, faisant de la prison une figure de l'utopie[7].

Autour de la figure de Diane

C'est également de manière assez différente que Nerval et Odobescu traitent le thème de Diane dans sa double hypostase de déesse de la chasse et de favorite de Henri II. Même si l'écrivain roumain évoque la Diane moderne du XVIIe siècle sculptée par ce Jean Goujon qui, « ayant vécu à la cour délicieuse du roi Henri de Valois, avait souvent vu la belle duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers, présider aux splendides et joyeuses chasses royales qui se donnaient dans les forêts de Fontainebleau ou de Saint-Germain » **(NERVAL 2,152)**, c'est l'Artémis grecque qui hante naturellement le faux « Traité de chasse » qu'est le *Pseudokynegeticos*. Dans un développement thématique et dans de subtils jeux d'ombre et de lumière, Odobescu y varie les angles et perspectives des portraits en mouvement de la déesse[8], mais ce qui prévaut chez lui, c'est toujours la vision d'archéologue et d'historien de l'art par rapport à un musée vivant ; il campe ainsi la célèbre *Diane à la biche* : « Il fut sans doute un chasseur inspiré et sachant manier l'arc et les flèches, l'artiste sous le ciseau duquel s'est harmonieusement sculptée la statue de la Diane du Louvre, cette fière et vive jeune fille de marbre qui s'élance, agile et légère, sous les plis épais de sa courte tunique spartiate, largement dégagée sur les épaules » **(ODOBESCU 2, 152).**

Reprenant les attributs de la Diane historique mêlés au souvenir de la déesse légendaire, Nerval, à la différence d'Odobescu, développe le thème d'une manière

[6] Prison et bohème (dont il sera question plus loin) sont deux thèmes en étroite relation d'opposition dans l'œuvre de Nerval et d'Odobescu. Sur cette question, et sur les *Châteaux de Bohême* de Nerval et sur les *Sept châteaux du roi de Bohême* de Charles Nodier dans le contexte de la bohème littéraire, lire la thèse récente de Renata Listikova, *L'Image de la Bohême et des Tchèques dans les lettres françaises, XVe -XIXe siècles*. Thèse de Doctorat d'Université de Sorbonne-Paris IV, Bibliothèque des Thèses de l'Université Paris Sorbonne, 2006, pp. 70 *sq.*

[7] Voir Françoise Sylvos, *Nerval ou l'antimonde. Discours et figures de l'utopie, 1826-1855*, Paris : L'Harmattan, 1997 : « Le romantisme, quant à lui, investit des lieux réels, idéologiquement connotés, et les fait entrer en les déréalisant dans le paradigme utopique. Sainte-Pélagie devient un phalanstère (chez Nerval). C'est une utopie ironique. »

[8] A propos de la technique du portrait en mouvement dans le *Pseudokynegeticos* d'Odobescu, et de la vision synesthétique de l'écrivain, lire les remarques intéressantes de Mircea Anghelescu dans Alexandru Odobescu, *Scrieri alese*, éd. Corina Popescu, Bucarest : Editura Fundației Culturale Române, 1995, coll. « Fundamente », pp. 11, 13.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

étroitement associée au *je* et à l'expérience, de façon récurrente et obsessionnelle : Diane anime l'œuvre de sa présence, comme image de la femme insaisissable, comme figure du destin, et, à travers Aurélia, comme médiatrice du salut[9]. Dans *Pandora*, flânant près de Saint-Germain-en-Laye, c'est à elle qu'il pense : « J'allais à pied traversant plaines et bois, rêvant à la Diane valoise qui protège les Médicis… » **(NERVAL 1, 348)**. C'est toujours elle qui se cache sous Aurélie traversant « en amazone, avec ses cheveux blonds flottants […], la forêt comme une reine d'autrefois » **(NERVAL 1, 271)**. C'est son nom qu'il devine dans les pierres et dans l'architecture des palais : « J'ai toujours aimé ce château bizarre, qui, sur le plan, a la forme d'un D gothique, en l'honneur, dit-on, du nom de la belle Diane » **(NERVAL 1, 125)**. C'est elle qu'il remarque sur l' « une de ces anciennes pendules d'écaille de la Renaissance » et qu'il décrit dans *Sylvie* : « La Diane historique, accoudée sur son cerf, est en bas-relief sous le cadran, où s'étalent sur un fond niellé les chiffres émaillés des heures » **(NERVAL 1, 247-248)**.

La bohème comme attitude de vie et quête de l'hétéroclite

Nerval et Odobescu ne se retrouvent pas seulement autour de thèmes comme les prisons et Diane. Ils ont devant les choses une attitude souvent similaire, celle de *bohème*, vivant singulièrement cet « état de vie contemplative », cet « état de liberté et de disponibilité », cette *flânerie* que définissait si bien Alexandru Philippide[10].

D'abord, rien ne déplaît plus à ces deux voyageurs fondamentalement enthousiastes[11] que la ligne droite et les itinéraires tracés à l'avance. Ainsi, c'est « sans but précis » qu'Odobescu prend la route de Ploieşti dans *Câteva ore la Snagov*, d'ailleurs pour s'en écarter aussitôt : « Quant à moi, voyageur aux goûts illimités et avide de connaître le pays avec tous ses trésors cachés, d'y respirer le dernier soupir du passé qui se cache dans les recoins oubliés par la civilisation moderne, j'avoue que cette ligne monotone qui étend son revêtement raboteux de gravier jaune à travers champs et vergers, en enjambant les vallées et en creusant les collines pour ne point s'écarter de sa piste droite et uniforme, cette corde raide et disgracieuse, tendue sans goût au-dessus de la capricieuse nature, a pour moi quelque chose d'anormal, d'insupportable, d'artificiel et d'absurde, qui dépare la nature, sans faire honneur à l'imagination, au bon goût et au bon sens de l'homme » **(ODOBESCU 2, 23)**[12]. En effet, comme l'affirme plus loin l'auteur roumain, « L'homme n'est-il pas plus libre quand, avec les organes que lui a donnés Dieu à sa naissance pour la marche, il parcourt à son gré l'étendue, en s'arrêtant où il veut, en faisant un détour où lui plaît, en courant quand lui en prend l'envie, en se reposant quand il se sent las ? » **(ODOBESCU 2, 25)**.

[9] **NERVAL 1, 5** et note.

[10] Alexandru Philippide, « Boema romantică » [La bohème romantique], in A. Philippide, *Scrieri*, III, Bucarest : Minerva, 1978, p. 285.

[11] "Si le journal naïf d'un voyageur enthousiaste a quelque intérêt pour qui risque de le devenir…" **(NERVAL 2, 6)**.

[12] Béatrice Didier remarque dans son étude sur Senancour que « ce genre de notations sur l'état des routes [celle de Genève à Lausanne] ou sur les auberges » est propre au style des guides de voyage (*Senancour romancier*, Paris : SEDES, 1985, p.126). Elle rattache également au style des guides "les anecdotes curieuses" (*ibid.*, p. 132) ; les exemples sont nombreux chez Nerval et chez Odobescu, voir *infra* l'anecdote sur la brème de Snagov **(ODOBESCU 2, 75)**.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

L'uniformité n'est pas pour plaire à Gérard de Nerval, qui préfère, comme Odobescu, l'imprévu : « J'aime à dépendre un peu du hasard : l'exactitude numérotée des stations de chemin de fer, la précision des bateaux à vapeur arrivant à heure et à jour fixes ne réjouissent guère un poète, ni un peintre, ni même un simple archéologue, ou collectionneur comme je suis » **(NERVAL 1, 12)**. Les « lignes monotones » déplaisent à celui qui « aime à contrarier les chemins de fer » de son cher Valois : « Non, je n'admettrai jamais, quelques soient les difficultés des terrains, que l'on fasse huit lieues, ou, si vous voulez, trente-deux kilomètres, pour aller à Poissy en évitant Saint-Germain, et trente lieues pour aller à Compiègne en évitant Senlis » **(NERVAL 1, 140)**. Il préfère, à la manière d'Odobescu, *fureter* et découvrir en toute tranquillité les « recoins oubliés du vieux Paris » : « … Nous osons avouer que nous passons des heures qui semblent courtes à flâner sur les quais, furetant ainsi dans les bibliothèques en plein vent » **(NERVAL 1, 59)**.

C'est à Jean-Jacques Rousseau qu'il faut rattacher cette idée de liberté de l'homme dans la nature, en opposition avec le caractère contraignant de la civilisation moderne, et ce thème de la marche à pied, développés par Gérard dans le chapitre III de *Lorely* (*Les Voyages à pied*). « Marcheur innocent »[13], l'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire* fait partie des écrivains également goûtés par le « flâneur émérite »[14] qu'est Nerval, et par Odobescu. Quant aux diatribes contre le chemin de fer, développées par l'écrivain roumain lui aussi dans les premières pages de *Câteva ore la Snagov*, elles constituent un lieu commun de l'intertexte romantique.

La bohème n'implique pas seulement le refus de la ligne droite, elle suggère également la quête d'objets hétéroclites. Nerval hante « les bibliothèques en plein vent », et les *Faux Saulniers* narrent cette recherche du livre perdu, évoquant le hasard et le risque de ce qui est conçu comme une aventure. Proust associera clairement plus tard le thème de la lecture et celui de la flânerie, décrivant « cette impression si exaltante qui fait ressembler certaines "Journées de lecture" à des journées de flânerie à Venise »[15]. Mircea Anghelescu remarque avec justesse qu'Odobescu affecte « une posture modeste de l'auteur, d'amateur sans prétentions de livres et de gravures rares, comme un Des Esseintes valaque »[16]. Aussi bien l'idée de collection est-elle étroitement liée à celle de bohème littéraire.[17] Nerval se présente comme un « collectionneur » **(NERVAL 1, 12)**, un « voyageur feuilletoniste »[18], et Odobescu comme un découvreur de trésors ; la dédicace du *Pseudokynegeticos* évoque le promeneur ayant amassé « un

[13] Maurice Blanchot, *Le livre à venir*, Paris : Gallimard, 1971 (coll. "Idées" 246), p. 66.

[14] Henri de Régnier, *Portraits et souvenirs*, 2e édition, Paris : Mercure de France, 1913, p. 40 (*Figures romantiques*).

[15] Marcel Proust, *Pastiches et mélanges*, Paris : Gallimard, 1970 (collection "Idées" 215), p. 250.

[16] Préface à Alexandru Odobescu, *Scrieri alese*, *ed. cit.*, p. 5.

[17] Sur le thème de la collection, voir Brigitte Louichon, « Champfleury : du bric-à-brac à la collection", *La fantaisie post-romantique*, textes réunis par J.-Louis Cabanès et Jean-Pierre Saidah, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2003, coll. « Cribles ». Sur la collection comme schème mental, pratique culturelle et configuration esthétique, lire la thèse de Dominique Pety, *Les Goncourt et la collection. De l'objet d'art à l'art d'écrire*, Genève : Droz, 2003, coll. « Histoire des idées et critique littéraire », 420 p.

[18] Faisant allusion à une lettre de Nerval à son père, datée du 1er janvier 1843, Raymond Jean écrit que Gérard « se considère volontiers comme un "voyageur feuilletoniste", c'est-à-dire un homme qui voyage pour écrire […] et qui écrit pour voyager […] » (*Lectures du désir*, Paris : Seuil, 1977, coll. "Points" 86, p. 55).

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

sac si lourd de toutes sortes de chiffons et de copeaux, cueillies de partout ». L'ouvrage est bien, pour reprendre la formule de G. Călinescu, un « pot-pourri bien harmonisé » et un « magasin de bric-à-brac littéraire comprenant tout objet artistique depuis la description exacte d'amateur d'un tableau jusqu'au couplet »[19].

Voix des peuples

Si les deux écrivains adoptent la flânerie comme attitude de vie, et comme principe esthétique ce fameux *divagationisme*[20]dont parlait Marin Sorescu, ils vouent aussi le même culte au passé et à la tradition, qui lance l'auteur du *Voyage en Orient* sur les traces des civilisations disparues, et l'archéologue enthousiaste à l'investigation de l'histoire roumaine bimillénaire, dans la lignée de Nicolae Bălcescu : « Nous prenons un plaisir ineffable à sillonner les contrées de la patrie, en cherchant partout les ombres et les souvenirs de nos ancêtres : ici, une croix de pierre abandonnée en un champ désert commémore un héroïque exploit ou une cruelle vengeance ; là, une vieille chapelle porte, dans ses inscriptions, sur ses portraits et objets du culte travaillés sans art, la trace de la piété et de la générosité des anciens voïvodes ; plus loin, quelques ruines de murs gigantesques, les débris d'une petite forteresse, une paroi d'ancien palais murmurent au cœur, à voix basse, les noms glorieux de Trajan et des héros qui ont suivi sa tradition d'honneur sur la terre roumaine » **(ODOBESCU 2, 22-23)**.

On conçoit que les deux écrivains vénèrent aussi les humbles qui transmettent de génération en génération les « mots riches en voyelles et cadencés comme des chants d'oiseaux » des chansons populaires. Pour Odobescu, *voix du peuple* est « cette irrégulière et souvent monotone poésie qui, transmise de bouche en bouche, portée de siècle en siècle, conserve avec simplicité, mais aussi avec sainteté, les vieilles légendes et les vieilles traditions ; qui rappelle aux fils la bravoure et la souffrance des parents ; qui, toujours plus colorée que la chronique, nous présente sous des traits plus vivants et plus variés la vie du temps passé ; qui pénètre notre âme de tous les sentiments éprouvés par une nation dans ses tourments et que l'histoire ne sait souvent que nous raconter » **(ODOBESCU 1, 289)**.

C'est de ce peuple si souvent ignoré que parle Nerval avec émotion dans les dernières lignes des *Chansons et légendes du Valois* : « Ici ce sont des compagnons qui passent avec leurs longs bâtons ornés de rubans ; là des mariniers qui descendent un fleuve ; des buveurs d'autrefois (ceux d'aujourd'hui ne chantent plus guère), des lavandières, des faneuses, qui jettent au vent quelques lambeaux de chants de leurs aïeules. […] Il serait à désirer que de bons poètes modernes missent à profit l'inspiration naïve de nos pères, et nous rendissent, comme l'ont fait les poètes d'autres pays, une foule de petits chef-d'œuvre qui se perdent de jour en jour avec la mémoire et la vie des bonnes gens du temps passé » **(NERVAL 1, 284)**.

Nerval et Odobescu trouvent aux chansons populaires les mêmes qualités de simplicité, de fraîcheur et de spontanéité. L'écrivain roumain en analyse ainsi les diverses composantes : « Le récit naïf des légendes et des faits glorieux ou douloureux du passé, les sentiments délicats et profonds, exprimés avec une indicible vigueur, des descriptions simples mais truculentes de la vie d'autrefois, des phrases et des tournures vigoureuses qui font souvent défaut aux langues modernes, d'anciens dictons, des restes

[19] George Călinescu, *Istoria literaturii române…*, *ed. cit.*, p. 357.
[20] Marin Sorescu, « Divagaționismul », Bucarest, *Luceafărul*, XI, 31(327), 3 août 1968.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

de patois disparus, une cadence aisée et la plupart du temps monotone, une versification libre et affranchie, qui sacrifie rarement le sens des mots, voilà, pour nous résumer, les éléments principaux qui composent les chansons populaires » **(ODOBESCU 2, 295)**[21].

Nerval regrette quant à lui le désintérêt de ses contemporains pour ces « vers composés sans souci de la rime, de la prosodie et de la syntaxe », et dans lesquels il retrouve les caractères mentionnés par Odobescu : « La langue du berger, du marinier, du charretier qui passe, est bien la nôtre, à quelques élisions près, avec des tournures douteuses, des mots hasardés, des terminaisons et des mots de fantaisie, mais elle porte un cachet d'ignorance qui révolte l'homme du monde, bien plus que ne le fait le patois » **(NERVAL 1, 274)**.

Les retrouvailles de Nerval et d'Odobescu autour du thème des chansons populaires et de ses motifs n'ont rien de fortuit. Les deux œuvres reflètent l'air du temps et reprennent un nouveau lieu commun de l'époque romantique. Elles puisent en fait aux mêmes sources du *Sturm und Drang*, et en particulier chez Gottfried Herder. Les *Stimmen der Völker in Liedern*, recueil de chants des peuples traduits et préfacés par l'écrivain allemand, font l'objet d'un commentaire enthousiaste d'Odobescu dans *Cânticele poporane în raport cu ţara şi datinele românilor*, étude publiée en 1861 dans *Revista română pentru ştiinţe, litere şi arte* **(ODOBESCU 1, 289)** ; ils sont également bien connus de Nerval[22].

De Ronsard à Văcărescu

Vénérant la tradition et le passé, Nerval et Odobescu participent également à la redécouverte des valeurs littéraires oubliées. À travers Anacréon, le Français Ronsard et le Roumain Iancu Văcărescu leur servent de références croisées. Lecteur assidu des poètes du XVIe siècle, Gérard publie en 1830 un *Choix des poésies de Ronsard…* ; Odobescu fait paraître en 1860 une étude sur les Văcăreşti, ouvrage qui, sans signifier une véritable exhumation officielle, replace la famille d'écrivains à sa juste place dans l'histoire de la littérature roumaine pré-moderne et moderne : « Trois générations de Văcărescu lettrés, au sommet desquels se distingue le poète Iancu Văcărescu, sont venus en effet, abreuvés aux saines sources helléniques, apporter à la langue roumaine, avec un ardent amour de la patrie et de la beauté, une culture naissante dans laquelle tous ont senti le besoin d'unir la saine verdeur et l'indomptable rudesse de la langue nationale à la docte et mélodique perfection de l'hellénisme ; leurs écrits, et surtout ceux du dernier, révèlent des efforts constants pour conduire notre langue, encore hésitante, sur les voies parachevées […] des langues anciennes » **(ODOBESCU 1, 221)**.

Ronsard, qui a un certain temps puisé, comme l'helléniste Iancu Văcărescu, à la source pseudo-anacréontique[23], inspire à Nerval les *Odelettes* et fascine Odobescu. Ce

[21] Les mots et tournures populaires ne sont pas absents chez Odobescu, qui les utilise parfois pour leur valeur pittoresque ; sur cette question voir Tudor Vianu, *Studii de literatură universală şi comparată*, 2e éd., Bucarest : EARSR, 1963, pp. 109-150. Le *Pseudokynegeticos* abonde par ailleurs en références aux textes populaires.

[22] Sur les interférences entre Nerval et Eminescu par rapport au thème des chansons populaires, voir Michel Wattremez, « Mihai Eminescu et Gérard de Nerval. Étude comparative », *Caietele Mihai Eminescu*, VI, Bucarest, 1985, pp. 143-166 (« L'attrait commun pour la poésie populaire »).

[23] Une poésie comme *Spune, inimioară, spune* [Dis-moi, petit cœur, dis-moi] de Văcărescu possède toute la grâce et la fraîcheur du "poète amoureux et anacréontique" ; une autre, *Amărâtă turturea* [Languissante tourterelle], quoique écrite sur un rythme propre à la poésie populaire roumaine, rappelle très précisément le sonnet LXIII des *Amours de Marie* : Que dis-tu, que fais-tu, pensive Tourterelle, / Dessus cet arbre sec ? *T.* Viateur, je lamente. / *R.* Pourquoy lamentes-tu ? *T.* Pour ma compagne absente / Dont je

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

dernier découvre le poète en grande partie grâce à l'anthologie de Gérard, de même qu'il lira le *Faust* de Goethe à travers sa traduction française[24]. Dans le fameux *Pseudokynegeticos*, Odobescu fait allusion à *L'Alouette* **(RONSARD, 330)**, citant les quinze premiers vers des « gracieuses strophes de la *gayeté* du vieux poète français, d'origine roumaine »[25] **(ODOBESCU 2, 232)**. Louant Musset dans le même ouvrage, Odobescu évoque celui qui « a su mieux que quiconque rafraîchir d'une nouvelle douceur la vieille langue de Ronsard » **(ODOBESCU 2, 168)**. Avec un décalage de deux siècles, on a affaire ici à un intéressant report de certains traits de la figure mythique du Prince des poètes, comme défenseur d'une identité littéraire et culturelle, sur l'écrivain roumain de l'époque phanariote, celui-là même qui lançait ainsi son credo aux générations futures :

« Urmaşilor mei Văcăreşti
Las vouă moştenire,
Creşterea limbei româneşti
Ş-a patriei cinstire ! »[26] **(ODOBESCU 1, 231)**

C'est précisément sur ce point que Ronsard et Văcărescu se rejoignent dans l'esprit de Nerval et d'Odobescu : comme défenseurs et illustrateurs des langues française et, respectivement, roumaine, partageant le même « sens de l'héritage classique »[27] ; la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay est longuement analysée par Gérard dans son étude sur les poètes du XVIe siècle **(NERVAL 3, 290)**.

Ecritures de la distance

On a noté chez Nerval et Odobescu une attitude souvent similaire devant la vie, et une convergence de thèmes et d'idées. Les deux écrivains possèdent enfin un style dont les caractéristiques se rejoignent souvent de manière très perceptible.

Bon nombre de leurs textes ont un caractère épistolaire. Chez Nerval, ce trait est notoire dans l'*Introduction* du *Voyage en Orient*, dédiée « à un ami » – Timothée O'Neddy. Il se justifie par les contraintes de publication d'un feuilletoniste ; le correspondant n'est ici qu'un prétexte, qu'un médium fictif et conventionnel entre l'écrivain et son lecteur : « Tu m'as fait promettre de t'envoyer de temps en temps les

meurs de douleur. *R.* En quelle part est-elle ? […] (Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Gustave Cohen, Paris : Gallimard, 1972, coll. « La Pléiade », I., p. 162).

[24] Sur ce point, voir N. I. Apostolescu, *L'influence du romantisme français sur la poésie roumaine*, Paris : Champion, 1909, p. 219 (à propos de D. Bolintineanu). Selon E. Tacciu, « Sans doute le premier *Faust* a-t-il été lu dans la traduction française de Gérard de Nerval, comme l'avouait Odobescu » ; *cf.* Elena Tacciu, *Romantismul românesc. Un studiu al arhetipurilor* [Le romantisme roumain. Etude des archétypes], I, Bucarest : Minerva, 1979, coll. « Momente şi sinteze », p. 493. S'appuyant sur les travaux de Dan Mănucă, M. Mureşanu montre que la traduction roumaine du *Faust* par Vasile Pogor et Nicolae Schelitti (1867, à l'époque de Junimea) s'aide à maintes reprises du texte français de Nerval ; *cf.* Marina Mureşanu Ionescu, *Eminescu şi intertextul romantic*, Iaşi : Junimea, 1990, coll. « Eminesciana » 53, p. 28. Voir aussi Michel Wattremez, « Gérard de Nerval et la Roumanie », *Revue de littérature comparée*, Paris : Didier Littérature, 1991, note 16.

[25] Vaillant a lancé en 1843 la thèse des origines valaques de Ronsard : J. A. Vaillant, *La Romanie…*, Paris : Arthus Bertrand, 1843, I, p. 151 et p. 393. Pour une synthèse sur cette question controversée, voir Nicolae Ion Popa, « La légende des origines roumaines de Ronsard », *Lumières de la Pléiade*, Paris : Vrin, 1966.

[26] « Ô lignée des Văcărescu / Je vous laisse en héritage / L'épanouissement de la langue roumaine / Et le respect de la patrie ».

[27] Raymond Jean, *op. cit.*, p.66.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

impressions *sentimentales* de mon voyage… » **(NERVAL 2, 31)** ; « J'ignore si tu prendras grand intérêt aux pérégrinations d'un touriste parti de Paris en plein novembre » **(NERVAL 2, 3)** ; « Tu ne m'as pas encore demandé où je vais : le sais-je moi-même ? » **(NERVAL 2, 8)**. La formule épistolaire s'inscrit dans une autre perspective chez Odobescu, qui l'adopte comme Nerval pour donner à son écriture vigueur et authenticité, mais aussi pour désorienter son lecteur dans des jeux de mimétisme et de camouflage, de reflets entre deux textes dont le second absorbe progressivement le premier[28]. Au départ, *Pseudokynegeticos* n'est en effet qu'une « Épître écrite dans l'idée de devenir une préface au *Manuel du chasseur* » de son ami Cornescu, comme l'écrit l'auteur en tête de l'ouvrage : « Tu as voulu, mon ami, avant de le faire imprimer, me faire lire, dans le manuscrit, le livre roumain que tu as composé sous le titre de *Manuel du chasseur*, et, qu'après l'avoir lu, je te donne mon sentiment » **(ODOBESCU 2, 125)**.

Nerval et Odobescu affectionnent tous deux le registre livresque, non dépourvu d'humour[29]. Du point de vue de l'intertextualité toujours, la citation érudite se transforme en clin d'œil chez Nerval, qui s'écrie devant huit jeunes beautés d'un harem, dans le *Voyage* : « Il eût été inconvenant peut-être de citer devant la plus blanche le vers de Goethe : *Connais-tu la contrée où les citrons mûrissent* » **(NERVAL 2, 120)**, qui dans une discussion prend l'argument d'autorité du grand Racine : « Ne va pas révéler, à des Parisiens surtout, le secret de nos confidences, ou bien dis-leur que tout cela est de pure imagination, que d'ailleurs cela est si loin (comme disait Racine dans la préface de *Bazajet*)… » **(NERVAL 2, 57)**, ou le légendaire capitaine Cook **(NERVAL 2, 31)**.

La citation devient dans le *Pseudokynegeticos* une véritable arme poétique qui donne à l'ouvrage toute son originalité et toute sa vigueur. Car Buffon, Racine, Hugo, Pellico, Virgile avec son célèbre *Et in Arcadia ego*, et Juvenal avec le curieux poisson *rhombus*, ne sont pas les breloques stylistiques d'un cuistre pédant, mais les éléments d'une des plus somptueuses mosaïques de la littérature européenne… *Difficiles nugae*. Contrairement à Nerval, le professeur d'archéologie joint au registre livresque un certain ton didactique, propre à la leçon et à la conférence, comme dans l'introduction de *Câbleau ore la Snagov* : « Notre lecteur pourrait donc s'attendre à trouver dans ces pages quelque dissertation juridique, économique ou humanitaire sur les systèmes pénitentiaires […]. Nous nous hâtons dès le commencement d'écarter de tels soupçons et déclarons que, de tout ce que nous dirons ici sur l'actuelle prison, bien peu de choses auront rapport à ses habitants d'aujourd'hui » **(ODOBESCU 1, 231)**.

En revanche nos deux écrivains se rejoignent dans l'emploi du registre noble et soutenu. D'abord, tous deux font usage de ce *nous* aux connotations si particulières. Ainsi Nerval dans *Une Mâtinée de flâneur* : « Rangé dans cette honorable fraction, nous osons avouer que nous passons des heures qui semblent courtes à flâner sur les quais, furetant ainsi dans les bibliothèques en plein vent. […] Nous nous arrêtons devant ce monde lilliputien, et là nous bouquinons. Heureux si nous venons à découvrir une

[28] Sur l'utilisation de l'intertexte dans le *Pseudokynegeticos* d'Odobescu, et de la citation en particulier, voir Michel Wattremez, « Dissimulation et dévoilement dans le *Pseudokynegeticos* du Roumain Odobescu », Bucarest, *Dialogos*, 7, 2003, pp. 40-43.

[29] Sur l'humour chez Nerval, voir Roger Mazelier, *Gérard de Nerval et l'humour divin*, Saint-Quentin-en-Yvelines : Les Trois, 1995.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

nouvelle *Callipyge* comme celle de Pradier, ou bien, ouvrage de Barre, un *Napoléon* dont l'air de grandeur étonne dans une si petite proportion, ou bien encore une bayadère, Amany, délicieuse création du même auteur » **(NERVAL 1, 58-59)**.

Si le *nous* marque seulement, chez l'écrivain français, les écrits de la Bohème galante, il est en revanche l'une des constantes de l'écriture odobescienne : « Ainsi, à chaque pas, notre promenade investigatrice s'arrête, avec un agréable et mystique étonnement, devant ces pieux et chers souvenirs qui, du fond des siècles, s'élèvent, gigantesques, au-dessus de notre insignifiance actuelle. Notre désir s'élance vers ces âges du passé, lorsque notre regard se promène par les prés et les plaines de notre pays, témoins sans cesse éloquents de faits nombreux et divers » **(ODOBESCU 2, 23).** Il suggère une certaine prise de distance[30] de cet « écrivain lettré » par rapport à ce qu'il dit, détachement non dépourvu lui aussi d'humour, comme dans l'anecdote de la brème de Snagov : « Quant à nous, ne connaissant cette intéressante créature qu'à l'état inanimé de friture – sous lequel elle ne mérite cependant pas moins d'attention –, nous essaierons de décrire par quels moyens un homme de goût peut l'amener au degré le plus élevé de la succulence » **(ODOBESCU 2, 75)**.

Dans le même ordre d'idées, Nerval et Odobescu aiment à augmenter le volume de leur phrase en usant d'une tournure emphatique. Comprenant un substantif déterminé par un adjectif démonstratif (*acel* / *ce*), elle valorise hautement le sujet traité. Ainsi Nerval évoque avec émotion dans *Sylvie* « ces trilles chevrotants que font valoir si bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules », « ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le coeur de la France », ou « ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé » **(NERVAL 1, 58-59**).

Odobescu s'émerveille « devant ces pieux et fiers souvenirs qui, du fond des siècles, s'élèvent, gigantesques, au-dessus de notre insignifiance actuelle » **(ODOBESCU 2, 23)**, perd son regard dans « ces espaces immenses par lesquels l'atmosphère, éparpillée en ondes diaphanes sous l'ardeur du soleil d'été, reflète les herbes et les bruyères du lointain, et les change, sous l'œil ensorcelé, en cités aux mille minarets, en palais aux mille enchantements », ou regrette comme les neiges d'antan « toutes ces parties cynégétiques dans lesquelles le chasseur n'a point besoin d'aller à pied, de traquer le gibier avec l'aide de son chien, et d'abattre le fauve et l'oiseau en fuite ou en vol » **(ODOBESCU 2, 128)**.

Dans les deux cas, ces expansions donnent son ampleur à une période large, arborescente et équilibrée, à structure binaire ou ternaire[31], qui donne au texte des dimensions infinies ou labyrinthiques, les deux écrivains pratiquant une prose sinon rimée, du moins sciemment rythmée.

[30] Sur la distance et l'ironie chez Nerval, voir Michel Jeanneret, « Ironie et distance dans les *Filles du feu* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1973, pp.32-47. Lire aussi René Bourgeois, *L'ironie romantique. Spectacle et jeu de Mme de Staël à Gérard de Nerval*, Grenoble : P.U.G., 1974, pp. 137-150.

[31] Sur la période odobescienne, voir Tudor Vianu, *Arta prozatorilor români*, éd. Henri Zalis, Bucarest : Albatros, 1977, coll. « Sinteze Lyceum », p. 140.

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

*
* *

Archéologies : Odobescu-Nerval

Emanant de deux esprits de tournure souvent semblable, les œuvres de Gérard de Nerval et d'Alexandru Odobescu ne manquent pas de se recouper sur des zones d'interférence propres à leur temps, et qui constituent parfois des lieux communs. Familiers de Rousseau et de Senancour, auxquels ils s'apparentent par l'attachement à une écriture de l'authenticité, ils se rejoignent sur le topos romantique des prisons, qu'ils traitent toutefois de manière assez différente, sur le thème de Diane que l'un aborde en historien de l'art et l'autre comme figure de la femme salvatrice. Par son recueil universel de chants des peuples, Herder les pousse, comme leur génération, à redécouvrir les textes et mélodies traditionnels et à œuvrer à une poétique de restitution de l'ancien pour fonder la modernité. Au-delà des formules et de l'éclectisme des formes pratiquées, les conséquences esthétiques sont assez différentes : chez Nerval, l'évocation et l'invocation de l'espace sensible de la mémoire et du souvenir, à travers le mythe et l'expérience onirique (il est un archéologue au second degré, au niveau des formes sensibles[32]) ; chez Odobescu, la reconstitution scientifique, archéologique et anthropologique d'époques lointaines, dans une approche déjà interdisciplinaire en son temps, empreinte toutefois d'enthousiasme et d' « humanisme souriant », comme la caractérisait quelque part si justement Tudor Vianu. Ce qui rapproche Nerval et Odobescu, au-delà des interférences romantiques et des lectures communes, c'est surtout l'humour face à l'intertexte livresque, une certaine distance marquée dans l'énonciation, une écriture esthète et soucieuse de rythme et de musicalité, gracieuse et détachée, une rhétorique discrète qui doit sans doute beaucoup à l'héritage classique français qui les inspire tous deux. C'est aussi la bohème comme « attitude de vie », comme force de quête et de conquête littéraire, même si la figure d'Odobescu se rapproche davantage de celle du dandy, tel que le définissait George Călinescu : « homme du monde inné, boyard caractérisé par la timidité et la supériorité intérieure, contemplatif, indolent, s'adonnant aux études avec la passion d'un lord collectionneur, esthète raffiné, amateur de luxe et de mets délicats, dépensier comme les fils de bonne famille, il est sa vie durant un être égal, *fashionable* dans sa jeunesse, portant gibus et gilet dans sa vieillesse, et souffrant de la goutte, la maladie des grands châtelains »[33].

[32] Michel Jeanneret, « Nerval archéologue : des ruines de Pompéi au souterrain du rêve », in *L'imaginaire italien. L'espace de l'Italie*, Naples : Edizione Scientifiche Italiane, 1998, pp.133-151.

[33] *Istoria literaturii române…*, *ed. cit.*, p. 343.

Sur les convergences et les différences entre bohème et dandysme, voir Adriana Babeți, *Dandysmul. O istorie* [Histoire du dandysme], Bucarest : Polirom, 2004, coll. "Profil M" 98, pp. 72 *sq.* (*Dandysm versus boem ?*), en particulier les pages 114-115 concernant Odobescu comme figure du dandy. L'auteur définit le trait distinctif du bohème par rapport au dandy : son goût du communautarisme et de l'égalitarisme ; l'ouvrage est complété par une intéressante bibliographie. Voir aussi Claude Aziza, Claude Oliviéri, Robert Sctrick, *Dictionnaire des types et caractères littéraires*, Paris : Nathan, 1979, pp. 28-29. Sur le personnage du bohème, voir Béatrice Laville, « Le personnage du bohème », *La fantaisie post-romantique*, *op. cit.*

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

Références

NERVAL 1 : Gérard de Nerval, *Œuvres*, I, éd. Q. Béguin et J. Richet, Paris, Gallimard, 1974, coll. « La Pléiade ».
NERVAL 2 : Gérard de Nerval, *Œuvres*, II, éd. Q. Béguin et J. Richet, Paris, Gallimard, 1978, coll. « La Pléiade ».
NERVAL 3 : Gérard de Nerval, *Œuvres complémentaires*, I, Paris, Mignard, 1959.
ODOBESCU 1 : Alexandru Odobescu, *Opere*, I, éd. Tudor Vianu, Bucureşti, ESPLA, 1955, coll. « Clasicii români » *(la traduction française des citations nous appartient).*
ODOBESCU 2 : Alexandru Odobescu, *Opere*, II, éd. Tudor Vianu, Bucureşti, ESPLA, 1955, coll. « Clasicii români » *(la traduction française des citations nous appartient).*

Interferencias románticas : Gérard de Nerval y Alexandru Odobescu

Emanando de dos espíritus bastante similares, y recurriendo a veces a las mismas fuentes de Rousseau, Senancour, Ronsard y Herder, la obra de los dos escritores coincide, presentando campos de interferencia y topos consustanciales a la primera mitad del siglo XIX : la bohemia como denegación de línea derecha y como actitud de vida, las canciones populares, Diana cazadora, las prisiones… Aunque las consecuencias estéticas de estas convergencias difieran (Odobescu es un arqueólogo-antropólogo entusiasta, Nerval un arqueólogo en el segundo grado – en las formas sensibles), el rumano coincide con el francés en varios puntos : el distanciamiento y el humor frente al intertexto, una retórica discreta y teñida de clasicismo, una escritura estética impregnada de autenticidad.

Institut Français de Prague
La République Tchèque

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)

BDD-A775 © 2006 Institutul de Filologie Română „A. Philippide”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.25 (2026-09-15 02:10:58 UTC)